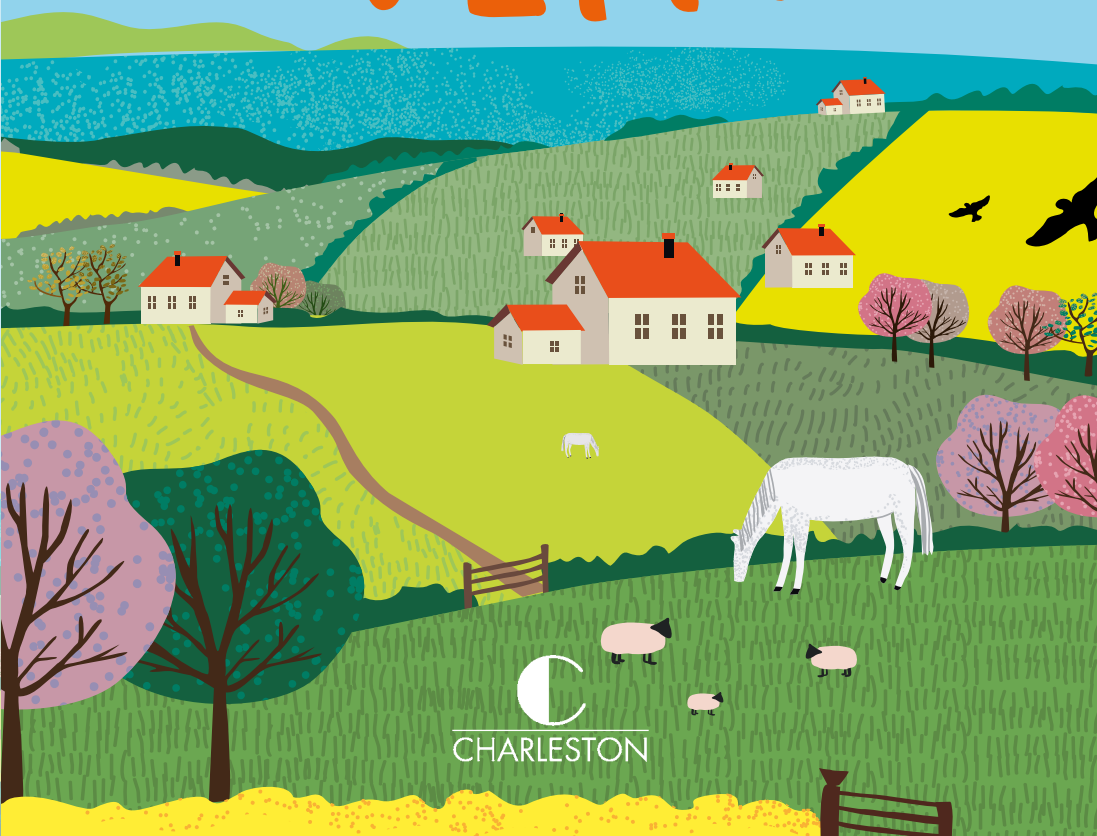




Lucy Diamond

LE DOUX
PARFUM
DE LA VÉRITÉ




CHARLESTON

Lucy Diamond

LE DOUX PARFUM DE LA VÉRITÉ

Tailleur strict, coiffure sophistiquée et talons vertigineux, Polly ne vit que pour son travail dans une grande compagnie financière de la City de Londres. Un poste pour lequel elle a tout sacrifié, sans s'octroyer une seule journée de congés, ni soirée de détente en quinze ans. Aussi, quand elle est brutalement licenciée, c'est son univers qui s'effondre. Pire, la voilà bientôt obligée de renoncer à son luxueux appartement avec vue sur la Tamise et de trouver refuge chez sa sœur à Elderchurch, ce petit village au fin fond du Hampshire où elles ont grandi.

Cela fait des années que Clare et elle ne se parlent plus : elles n'ont plus rien en commun depuis que Polly est devenue une « fille de la ville ». Entre incompréhensions et secrets enfouis, la cohabitation s'annonce mouvementée. Mais n'est-ce pas l'occasion rêvée de se libérer de vingt ans de non-dits pour prendre un nouveau départ ?

« UNE LECTURE PÉTILLANTE,
UN RAYON DE SOLEIL QUI ILLUMINERA
VOS JOURNÉES LES PLUS GRISES. »

Christel, de @les__miscellanees_de_cookie

Traduit de l'anglais par Cécile Arnaud

ISBN : 978-2-36812-619-6



9 782368 126196

22,50 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Couverture : Studio Piaude

Illustration : © Ardea-studio/Shutterstock



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LE DOUX PARFUM
DE LA VÉRITÉ

De la même autrice aux éditions Charleston :

Rendez-vous au café du bonheur, 2020

Titre original : *Summer with My Sister*

© Lucy Diamond, 2012

Pour la traduction en langue française

© Presses de la Cité, un département de Place des éditeurs, 2013

Traduit de l'anglais par Cécile Arnaud

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-619-6

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Lucy Diamond

LE DOUX PARFUM DE LA VÉRITÉ

Roman

*Traduit de l'anglais
par Cécile Arnaud*



*Pour mes sœurs, Ellie Brothwell et Fiona Mongredien,
avec toute mon affection*

PROLOGUE

DÈS QU'ELLE ENTENDIT LA VOITURE DE SES PARENTS s'éloigner, elle décrocha le téléphone et l'appela. Son cœur battait à la chamade.

— Ils sont partis. Tu veux venir ?

— Tu m'étonnes ! répondit-il.

Et une vague de chaleur explosa en elle, telle une flaque d'essence enflammée par une allumette.

— J'arrive !

Fébrile, elle fit les cent pas dans le salon en l'attendant. *Grouille-toi, grouille-toi, grouille-toi.* S'il n'arrivait pas très vite, elle risquait de se dégonfler.

Deux minutes plus tard, il frappait à la porte. La roue avant de son vélo tournait encore dans l'allée, où il l'avait abandonné. En allant ouvrir, elle surprit son propre reflet dans le miroir de l'entrée, ses yeux brillants, ses joues empourprées. Le grand moment était arrivé.

Pendant de longues minutes, ils restèrent sur le seuil à se bécoter, au vu et au su des voisins. Leurs baisers avaient un goût d'interdit. C'était excitant. Tout pouvait advenir. De l'autre côté de la rue, les rideaux de Mme Lindley frémissaient d'indignation, mais Polly s'en fichait éperdument.

Pointant le majeur en direction de la vieille commère, elle embrassa son amoureux avec encore plus d'ardeur.

Ils n'avaient jamais couché ensemble dans la maison familiale. Ce soir serait le grand soir.

— Salut, la plus belle, dit-il quand ils s'écartèrent l'un de l'autre.

Il avait la voix rauque et les pupilles dilatées.

— Salut, répondit-elle, le souffle court. Entre.

Elle le prit par la main et l'emmena dans le salon, le cœur affolé, la peau parcourue de frissons. Elle avait dix-sept ans, et cette nuit-là allait tout changer.

CHAPITRE 1

Vingt ans plus tard

L ÉTAIT 7 HEURES EN CE MATIN D'AVRIL, et le soleil pointait son nez sur la City de Londres. Un camaïeu allant du rose le plus vif à l'orangé le plus pâle striait le ciel, tandis qu'à vingt mètres sous terre les premiers métros filaient dans un roulement de percussion. Dans les immeubles de bureaux étincelants, les lumières s'allumaient aux fenêtres comme si une énorme machine prenait vie, et les techniciens de surface poussaient leurs aspirateurs vrombissants dans les couloirs beiges et sans âme. Ailleurs, dans les maisons et les appartements qui s'étendaient à la périphérie du cœur palpitant de la ville, des millions de gens se retournaient dans leurs lits douilletts, rêvaient, ronflaient, se pelotonnaient contre leur partenaire, faisaient taire le réveil d'une main tâtonnante ou, les yeux mi-clos, encore bouffis de sommeil, pourvoyaient aux besoins matinaux de leurs bambins.

Polly Johnson avait un coup d'avance : elle était déjà fin prête pour la bataille. Sa peau, récurée sous le jet puissant d'une douche brûlante, était dissimulée sous un chemisier blanc immaculé et un tailleur-pantaloon anthracite à

la coupe sévère. Ses cheveux mi-longs, couleur caramel, étaient coiffés en un chignon strict. Un masque de fond de teint et d'anticernes – foutues poches sous les yeux, qu'elle avait de plus en plus de mal à cacher ! – couvrait son visage, barré d'un trait de rouge à lèvres en guise de peinture de guerre. Ordinateur portable, talons vertigineux, sac à main verni : elle était parée.

Elle pénétra à grandes foulées dans le hall vitré de la Compagnie financière Waterman, adressa un bref salut aux réceptionnistes, plaqua sa carte magnétique sur le tourniquet et poussa les barrières en métal – les seuls bras qui l'étreignaient ces derniers temps. Puis elle piqua droit vers l'ascenseur. Direction : le sommet.

Polly Johnson s'était hissée jusqu'en haut de la pyramide en un crescendo bien orchestré au fil des années. Non, présenté comme cela, on aurait dit qu'on lui avait déroulé le tapis rouge. Rien n'était plus éloigné de la réalité. Elle avait dû se battre et jouer des coudes à chaque étape, bousculer ses rivaux à haut potentiel, piétiner les plus faibles et les plus lents dans son ascension vers la gloire. Elle avait accumulé les heures de travail, grimpant obstinément sans s'accorder de vacances, de week-ends ou de sorties ; sans la moindre vie sociale, pour dire la vérité. S'arrêtant à peine pour reprendre haleine, elle avait gravi un à un, à la force des poignets, les barreaux de l'échelle professionnelle. Ses collègues féminines avaient peu à peu lâché prise, dégringolant sur le sentier de la maternité, pour s'apercevoir que les opportunités de carrière s'arrêtaient à la porte de la salle d'accouchement. Mais pas Polly. Pour Polly, le travail passait avant la famille, les amis, les amants. Pour rien au monde elle n'aurait sauté du train de la réussite.

C'est ainsi qu'elle avait rejoint l'équipe de direction en tant que consultante senior en gestion actif-passif et politique de prix de transfert dans le département de risk management. Certes, ça faisait beaucoup à caser sur une carte de visite. Lors de la dernière réunion de famille, à Noël, elle avait vu le regard de ses proches s'embrumer quand elle avait énoncé son nouvel intitulé de poste,

comme si elle parlait une langue étrangère. Ils étaient revenus sur terre lorsqu'elle avait révélé le montant du salaire qui allait avec.

« Combien ? s'était étranglé son père, manquant de tomber la tête la première dans le trifle aux cerises.

— Mince alors, avait dit sa mère dans un souffle. Bravo, ma chérie. C'est extraordinaire ! »

Cet instant lui avait fait l'effet d'une rédemption, comme si elle était absoute de toutes les erreurs du passé. Elle avait inscrit son nom au tableau d'honneur !

Clare, bien sûr, n'avait pu s'empêcher de tout gâcher en lançant une remarque acerbe sur les bonus obscènes des banquiers, mais Polly l'avait superbement ignorée. Je gagne, tu perds, songeait-elle en jubilant. Elle avait soutenu le regard de sa sœur, qui n'avait pu que baisser les yeux. C'était tellement moche, la jalousie.

« Encore un peu de champagne ? » avait-elle proposé, tout sourire, en brandissant la bouteille verte et ventrue.

À cela, une seule réponse possible.

L'approbation de ses parents comptait plus qu'elle ne l'avait cru. C'était seulement en voyant leurs visages sidérés qu'elle avait mesuré tout ce qu'elle avait voulu prouver, à eux plus qu'à quiconque. Elle était ravie de gagner de l'argent, forcément, mais c'était la réussite qu'elle convoitait avant tout : la gloire, le succès, un CV ronflant. Prouver au monde qu'elle en était capable, qu'elle avait une utilité. Depuis la mort de Michael... eh bien, disons qu'elle avait deux fois plus envie de réussir.

Et quand, en entrant dans son bureau, elle vit le ciel rose se teinter de bleu au-dessus du dôme de la cathédrale Saint-Paul et le soleil du matin se réverbérer sur les fenêtres et les toits de la ville étendue devant elle, elle se dit qu'elle avait réussi sa démonstration. Elle avait atteint chaque cible avec précision, et mérité les honneurs, les augmentations de salaire et les promotions, sans parler du luxueux appartement avec vue sur la Tamise, des entrées dans les clubs les plus exclusifs de Londres, du coupé Mercedes gris métallisé que ces messieurs lorgnaient d'un

œil jaloux et du grand dressing rempli de vêtements de créateurs à tomber par terre. Ah, sans oublier le super bonus qui se profilait à l'horizon. Et qui tombait à pic, d'ailleurs, car elle s'était un peu emballée récemment en faisant des investissements risqués à la Bourse. Mais pour gagner, il fallait jouer, pas vrai ?

Jake, l'assistant de Polly, arriva à 8 heures en lui apportant son habituel expresso. Il était grand, élégant, beau à regarder, et avait compris qu'on ne plaisantait pas avec une chose aussi essentielle que le café. Elle avait viré des collaborateurs pour moins que ça.

Quand il posa délicatement la tasse devant elle, elle se contenta de grommeler, sans quitter des yeux son écran.

— Hum... Polly, j'ai quelques points à vérifier avec vous, dit-il, bloc et stylo à la main. Vous êtes invitée à faire une communication à la conférence sur les solutions de risk management le mois prochain...

— Répondez que je suis prise, l'interrompit-elle, jurant tout bas en faisant une nouvelle correction.

Elle relisait le rapport préparé par Marcus Handbury, un consultant junior, pour une importante réunion prévue le lendemain. Elle n'en était qu'à la première page et avait déjà dû réécrire plusieurs lignes et souligner trois fautes de grammaire. Du travail de cochon. Marcus était un de ces golden boys issus d'une école privée, à qui on avait toujours tout servi sur un plateau. Le fait de connaître les gens qu'il fallait ne l'autorisait pourtant pas à bâcler ses dossiers.

— Deuxième chose, Henry Curtis a de nouveau appelé pour vous rencontrer...

Polly tendit l'oreille.

— Déjeuner ou dîner ?

Henry Curtis occupait un gros poste dans une société de gestion alternative et faisait courir le bruit qu'il voulait la débaucher. Il avait foncé droit sur elle lors d'une récente conférence à New York et l'avait couverte d'attentions. De manière assez flatteuse, il n'ignorait rien du coup de maître

qu'elle avait réussi en raflant un gros client à la barbe de Carlson International. D'accord, en surprenant la lueur salace dans le regard qu'il promenait sur ses hanches, Polly s'était demandé s'il ne convoitait pas autre chose que sa seule compétence professionnelle. Même s'il remplissait un certain nombre des critères qu'elle jugeait indispensables au partenaire idéal – riche, haut placé, séduisant –, il était officiellement trop vieux pour qu'elle envisage une liaison : il avait quarante-six ans. (Quarante-quatre, c'était la limite d'âge. Au-delà, les hommes commençaient à dégager un parfum de crise de la cinquantaine qui les mettait hors jeu. Dans sa vie privée comme en toute chose, elle n'acceptait que la perfection. De toute façon, elle n'avait pas de temps à consacrer à une relation.)

— Dîner, répondit Jake, le stylo en suspension au-dessus de la page. Voulez-vous que je réserve quelque part ?

— Dites-lui qu'il devra se contenter d'un déjeuner. Peut-être un jour de la semaine prochaine ? Réservez une table dans le coin.

Elle allait obliger Curtis à faire un effort, à lui montrer l'étendue de sa motivation. Si elle n'était pas pressée de changer de boîte, il ne lui déplaisait pas d'être sollicitée.

Jake passa en revue divers autres points, un mémo sur les risques de liquidité à approuver, différents sujets à l'ordre du jour du conseil de direction, un nouveau client potentiellement intéressant qui avait approché la compagnie.

— Ah, et mercredi, c'est l'anniversaire de votre nièce. Voulez-vous que je lui envoie quelque chose en particulier ?

Polly évacua le sujet d'un revers de main.

— Juste... quelque chose de joli, dit-elle.

Elle ne savait plus très bien quel âge avait Leila, la fille de Clare (dix ans, peut-être ?), mais Jake était très doué pour choisir les cadeaux. Il avait déniché une fabuleuse robe de couturier pour l'anniversaire de Clare le mois précédent et des boutons de manchette Paul Smith très chics comme cadeau de retraite pour son père. Il trouverait sûrement le présent adéquat. Après tout, il avait le temps de chercher, contrairement à elle.

— C'est tout, merci, dit-il avec un petit hochement de tête, avant de quitter le bureau.

— Pas de problème, répondit automatiquement Polly.

Ces trois mots étaient devenus son mantra personnel au fil des années. Pour elle, rien n'était un problème – il suffisait d'une bonne dose de logique et de détermination (ou du personnel possédant les capacités nécessaires) pour gérer n'importe quelle situation. Jake, par exemple, faisait disparaître nombre des problèmes de Polly. Il s'occupait de son emploi du temps, des factures à payer, de la teinturerie, il envoyait des fleurs et des cartes de vœux pour elle, prenait rendez-vous pour faire nettoyer sa voiture... Comment les gens se débrouillaient-ils sans un Jake dans leur vie ?

— Santé !

— Santé !

Douze heures plus tard, Polly avait rejoint le Red House, un club privé près de Liverpool Street, plein d'autres yuppies de la City occupés à parler boutique en sirotant des cocktails ou du vin hors de prix. Comme souvent ces derniers soirs, elle était attablée au bar du cinquième étage : après le tourbillon d'activités d'une longue journée trépidante, elle s'était sentie incapable de rentrer directement chez elle sans prendre d'abord un verre, ou même trois.

Ce soir-là, Polly choquait sa flûte de champagne contre celles des deux Sophie, de Richenda, de Josh, de Matt et de Johnny. Pas des amis à proprement parler, plutôt des contacts utiles. Comme elle, c'étaient des habitués du Red House, des jeunes cadres de haut vol du monde de la finance, qui brassaient des milliards de livres sans se poser de questions. Comme elle, ils avaient posé leur Smartphone sur la table devant eux avec une solennité quasi religieuse, et se jetaient dessus à chaque e-mail entrant, comme si le sort de l'industrie financière dépendait de leur vitesse de réaction. Polly avait travaillé avec Sophie la blonde chez HSBC, et rencontré Richenda en début de carrière, lors

d'une semaine de formation aussi chaude qu'ennuyeuse à Singapour, où elles avaient sué et s'étaient fait suer toutes les deux.

— À la tienne, dit Johnny avec un clin d'œil lubrique à Sophie la brune, et le cul au sec, comme on dit !

— Oh, Johnny ! s'écria-t-elle, en lui donnant un coup de coude si énergique qu'il faillit renverser son verre.

Johnny était un porc. Il avait tenté sa chance avec Polly un jour, se précipitant sur elle et lui plaquant un baiser baveux sur les lèvres à la fin d'une soirée trop arrosée. Si ses cheveux clairsemés et son teint de salami ne l'avaient pas d'entrée de jeu exclu de sa liste, ses manières épouvantables et sa langue baladeuse s'en seraient chargées. Mais tout répugnant qu'il soit, c'était aussi le responsable de la communication d'une grande firme rivale, et donc quelqu'un à ménager. Si bien qu'elle se força à rire, comme tout le monde autour de la table. Que Johnny n'aille surtout pas s'imaginer qu'ils manquaient d'humour !

L'autre Sophie, qui avait les cheveux blond polaire, la bouche pincée et les joues tellement creuses qu'elle paraissait avoir été dégonflée par inadvertance, se mit à parler de la conférence sur les solutions de risk management. Elle avait été invitée à prononcer le discours d'ouverture.

— Moi aussi, ils m'ont appelée pour que je fasse une communication, se crut obligée de glisser Polly. J'ai dû refuser, hélas. Trop de boulot.

Sophie haussa un sourcil exagérément épilé.

— Oui, j'ai entendu dire qu'ils avaient eu une défection. Julian Leighton était prévu, mais il a dû se décommander au dernier moment. Alors, comme ça, ils t'ont contactée ?

— Oh, ça fait longtemps ! Je t'avoue que ça m'était presque sorti de l'esprit. Avec toutes ces sollicitations, j'ai tendance à m'y perdre.

— À qui le dis-tu, intervint Richenda en hochant la tête, ce qui fit rebondir ses boucles brunes comme des ressorts. Depuis que mon équipe a gagné le prix du Financial Bridging...

— Tu as reçu un prix ? marmonna la méchante Sophie. Et nous qui n'étions pas au courant !

— Mon assistante doit gérer l'équivalent de deux agendas, c'est dingue ! poursuivit Richenda, à qui le sarcasme avait échappé. Mais qu'est-ce qu'on y peut ?

Qu'y pouvait-on, en effet ? Tous considérèrent la question d'un air fataliste, même si pour rien au monde ils n'auraient échangé leur place. Le frisson du chasseur, la poussée d'adrénaline, les mains moites et le cœur palpitant quand le marché était à la hausse – c'était comme une addiction, et ça valait bien le stress induit.

Un BlackBerry bipa, et tous les yeux se braquèrent sur la table : tous vivaient en état d'alerte, à l'affût de nouvelles des bureaux américains. Rien de neuf sous le soleil, songea Polly en souriant pour elle-même. Elle adorait ça.

Plus tard – vers 2 heures du matin – Polly entra dans son appartement en titubant un peu, envoya valser ses chaussures et massa ses mollets douloureux. Rompue de fatigue après une nouvelle journée d'enfer, elle se promit de profiter du week-end pour rattraper le sommeil en retard. Le problème, avec un job comme le sien, c'est qu'il était impossible de s'arrêter à 17 heures et de rentrer chez soi. Tout comme il importait de fréquenter les endroits tels que le Red House, de se montrer, d'être dans le coup. Elle n'avait d'ailleurs pas perdu son temps ce soir-là. Matt avait des infos intéressantes à propos de GlobalGo, la marque de sportswear qui, après un succès fulgurant, était maintenant en chute libre. Il prédisait sa faillite imminente, ce qui pourrait avoir des répercussions sur certains clients de Polly. « Encore un qui mord la poussière », avait commenté Johnny d'un air entendu. Les affaires sont les affaires.

Elle entra dans sa luxueuse salle de bains, une pièce aussi vaste que la chambre de la plupart des gens, et alluma les spots. Oups. Pas jolie jolie, la Polly, se dit-elle en apercevant son reflet dans le grand miroir rectangulaire au-dessus du lavabo en pierre. Depuis quelque temps, son teint avait viré au gris. Des pattes-d'oie étaient apparues au coin

de ses yeux, se nichant au-dessus des cernes sombres qui semblaient ne plus vouloir s'estomper. Elle fit claquer sa langue en se penchant pour examiner le miroir lui-même. La femme de ménage avait encore laissé une trace ! Il y avait du relâchement dans le travail de cette fille. La semaine précédente, il lui avait semblé que le lit avait été mal fait, et elle était convaincue que quelqu'un s'était servi dans sa « Crème de la Mer ». C'était inacceptable. Polly allait devoir dire deux mots à l'agence.

Elle enfila son pyjama de soie, baissa les lumières dans sa chambre et grimpa dans son lit *king size*, avec ses oreillers de plume, ses draps en doux coton égyptien et son épaisse couette en duvet. Elle brancha son réveil, se couvrit les yeux de son masque de nuit à la lavande et se laissa envelopper par le moelleux du lit. Quelques secondes plus tard, elle dormait.

Le mardi commença comme tous les autres jours de la semaine par un réveil à 6 heures, accompagné d'une gueule de bois carabinée. Une douche, un Nurofen et un café serré plus tard, Polly, habillée et maquillée, s'arrêta au café du coin pour acheter un petit déjeuner à emporter.

— Vous m'avez l'air fatiguée, ma jolie, lui dit le type derrière son comptoir, d'un ton compatissant. Des petites vacances vous feraient du bien.

Des vacances ? La bonne blague. Les gens comme elle ne prenaient pas de vacances. Elle lui adressa un sourire sans joie en attrapant son petit déjeuner et reprit son chemin vers la station de métro, en passant mentalement en revue son emploi du temps de la journée. Elle avait la réunion du conseil à 11 heures, un rendez-vous client à 14 heures, un cocktail à 17 heures pour soigner ses RP, et un dîner avec d'autres clients au Ivy. Oh, et Hugo Warrington voulait la voir à 10 heures. Nul doute qu'il allait la féliciter pour le compte Spelman qu'elle avait décroché la semaine précédente. Peut-être qu'il augmenterait même son bonus. Hugo Warrington était le patron de la compagnie, le cœur battant de la CFW. Il avait cinquante ans,

était immensément riche et tellement impitoyable qu'on voyait presque un aileron pousser dans le dos de son costume sur mesure. L'idée d'une petite conversation en tête à tête avec lui ne lui déplaisait pas. Il était temps qu'il reconnaisse les mérites de Polly Johnson.

Le bureau de Hugo Warrington était situé à l'étage au-dessus de celui de Polly. L'étage du pouvoir. Là-haut, la moquette était si épaisse qu'une guerre aurait pu s'y déclencher sans que cela ne s'entende. Là-haut, les murs étaient lambrissés de bois, comme dans un club privé – c'en était un, d'une certaine façon. Là-haut, les assistantes de Warrington semblaient être fabriquées en série : des femmes élégantes et graciles, aux ongles soigneusement manucurés, et dotées du pouvoir inflexible que leur conférait leur position de gardiennes de la forteresse.

— Il vous attend, annonça la rousse guindée dont le poste de travail était installé à l'entrée du bureau du patron. Entrez. Voulez-vous que je vous apporte un café ou... ?

— Non, merci, répondit Polly en passant d'un pas vif devant le clone.

Elle espérait se voir proposer quelque chose de plus pétillant une fois qu'elle aurait passé ce seuil. D'après la rumeur, Hugo Warrington disposait d'un frigo *très* bien rempli.

Elle frappa à la porte et entra. Le sanctuaire de Warrington dégageait l'atmosphère feutrée d'un club privé, avec ses murs vert foncé garnis de rayonnages de livres, ses bibelots élégants et son bureau massif en acajou. Un trophée de golf étincelait derrière lui, tandis qu'un peu à l'écart une carafe remplie d'un liquide couleur rubis et quelques verres en cristal taillé étaient posés sur un plateau d'argent rutilant.

Assis derrière son bureau, Warrington regardait son écran d'ordinateur, sourcils froncés. Il avait un visage à la chair molle et des yeux porcins enfoncés dans leurs orbites. Quand Polly entra, il lui fit signe d'approcher.

— Asseyez-vous.

— Merci.

Elle s'installa sagement dans le fauteuil de cuir noir en face de lui. L'homme sentait fort le cigare, l'eau de Cologne et la richesse.

— Bien, Polly, je sais que vous avez travaillé dur pour nous ces dernières années, déclara-t-il sans préambule, se grattant la mâchoire de ses petits doigts boudinés. Vous avez développé un beau portefeuille de clients, vous avez fait preuve d'implication et de professionnalisme, et vous avez tout à fait mérité votre siège au conseil de direction.

En l'écoutant, Polly sentit les poils se dresser sur ses bras. Ciel ! Des compliments de Hugo Warrington en personne ! Il allait lui accorder un bonus énorme, elle en était presque sûre. Voire une promotion. Hourra !

— Cependant... poursuivit-il.

À ce seul mot, l'image de la pluie de billets s'évanouit.

— Cependant, nous traversons une période difficile, comme vous le savez. Le monde de la finance a changé. Nous sommes entrés dans une zone de turbulences, et toutes les entreprises cherchent à réduire la voilure.

Polly sentit soudain sa gorge se nouer, alors que les mots pénétraient dans son cerveau. Une vague d'inquiétude déferla sur elle. Pourquoi est-ce qu'il lui disait ça ? Où voulait-il en venir exactement ?

— À la CFW, nous avons dû analyser froidement nos résultats, et ils ne sont, hélas, pas aussi bons que nous le voudrions, dit-il d'un ton neutre.

Il aurait aussi bien pu parler du temps, ou lire la météo marine, songea Polly tandis qu'elle-même sentait croître son agitation.

— Nous sommes donc au regret de procéder à une réorganisation structurelle de la compagnie, qui se traduira malheureusement par des licenciements au conseil.

Des licenciements. Merde. Elle ne l'avait pas vue venir, celle-là. Peut-être voulait-il avoir son avis sur des candidats possibles, ou... ?

— Je suis navré de vous l'annoncer, Polly, mais votre poste va être supprimé. Nous sommes contraints de vous laisser partir.

CHAPITRE 2

CLARE BERRY SE NOYAIT. Elle avait beau battre des jambes et des bras, elle se sentait aspirée vers le fond, tandis que la lumière du jour chatoyait là-haut, hors de sa portée. Ses poumons éclataient, son cœur tambourinait et des points noirs dansaient devant ses yeux, mais elle devait continuer de lutter pour remonter à l'air libre et respirer...

Puis elle se réveilla en sursaut dans son lit, haletante, les mains tentant d'accrocher le vide, un sanglot dans la gorge. Mon Dieu. Encore ce cauchemar. Combien de fois ne l'avait-elle pas déjà fait ?

Elle jeta un coup d'œil au réveil : 5 h 15. Il faisait encore nuit dehors. Elle devait essayer de se rendormir, de rêver à quelque chose d'agréable pour changer, quelque chose de joli et d'inoffensif, comme des chatons duveteux, des roses en fleur ou... Aïe. Voilà qu'elle se retrouvait en pleine *Mélodie du bonheur*, dans la peau de Julie Andrews énonçant la liste de ses « choses favorites ». Un peu plus, et elle taillerait dans les rideaux pour faire des vêtements aux enfants. Elle serait alors officiellement déclarée folle.

Écrasant l'oreiller pour lui donner une forme plus confortable, Clare se retourna et ferma les yeux, mais

le sommeil continua de la fuir. Ses angoisses familiales se mirent à tourner dans sa tête comme des vautours. Steve ne lui avait pas versé la pension alimentaire depuis deux mois – elle allait devoir le harceler, ce qui n'était jamais une partie de plaisir. Des factures menaçantes de gaz et d'électricité avaient atterri dans sa boîte aux lettres ces derniers jours et elle n'avait pas la moindre idée de la façon dont elle allait les régler. C'était l'anniversaire de Leila le lendemain, et le vélo que Clare avait espéré acheter aux enchères sur eBay lui était passé sous le nez à la dernière seconde. Alex s'était encore bagarré à l'école, et son institutrice avait déclaré, d'un ton très condescendant, qu'il manquait d'un « solide modèle masculin à la maison ». Pour couronner le tout, le chien avait des vers.

Pas étonnant qu'elle rêve sans cesse de noyade. Il était inutile d'appeler le Dr Freud pour analyser ça. Elle se noyait bel et bien – dans le stress, la culpabilité et le sentiment de son incompétence parentale. Le toit du cottage fuyait. Des limaces avaient colonisé le potager et détruit ses laitues. Les poules, Babs et Marjorie, étaient atteintes d'une horrible infection qui leur faisait perdre leurs plumes et donnait à leurs yeux une couleur jaunâtre et un aspect gluant. (Pourquoi, aussi, avait-elle accepté d'adopter ces fichus volatiles apportés par Jay Holmes ? Parce que c'étaient de pauvres rescapées d'un élevage en batterie, et qu'elle était incapable de dire non, voilà pourquoi.)

En contemplant le cottage, le jardin et les poules, un étranger aurait pu s'imaginer que Clare vivait dans un petit paradis rural et rustique. Mais pour elle, c'était loin d'être La Belle Vie. La Vie de Merde, plutôt, où tout allait de travers. D'une minute à l'autre, le loup de la fable allait défoncer la porte, se léchant les babines et brandissant couteau et fourchette, des plumes de poule volant dans son sillage.

Clare poussa un soupir et remonta sa couette jusqu'au menton. Les douze derniers mois avaient été durs, depuis que Steve, en pleine crise de la quarantaine, lui avait

annoncé qu'il la quittait pour une coiffeuse de Basingstoke prénommée Denise. Il l'avait apparemment rencontrée sur Internet – le coup de foudre en un clic. Eh bien, bon débarras ! Elle n'aurait jamais dû épouser un idiot pareil.

Oh, inutile de persister, elle ne réussirait jamais à se rendormir. Mieux valait se lever, se préparer du thé et essayer de penser à toutes les bonnes choses de sa vie, au lieu de rester couchée à ruminer celles sur lesquelles elle n'avait pas de prise. Enfilant sa robe de chambre, elle descendit sans bruit.

Des raisons de se réjouir... Eh bien, elle avait deux enfants merveilleux qu'elle adorait. Ses parents étaient tous deux en bonne santé, et elle les voyait tout le temps puisqu'ils habitaient au bout de la rue. Le village lui-même : encore une raison de se féliciter. Elle avait passé toute sa vie à Elderchurch et n'avait jamais voulu s'en éloigner. Pourquoi l'aurait-elle fait ? C'était un vrai décor de carte postale, avec ses adorables cottages en brique rouge du Hampshire, le meilleur pub du monde et tous ses amis. Les amis : voilà un autre motif de satisfaction. Quoi qu'il arrive, elle pouvait compter sur Debbie et les filles : elles avaient toujours été de son côté et le seraient toujours. Et elle avait un emploi ! Son poste de réceptionniste au centre médical n'était peut-être pas très stimulant, mais au moins était-il compatible avec les horaires scolaires. En plus, ses collègues étaient charmants (pour la plupart), et chaque journée était différente.

Alors, qu'importe si elle n'avait pu obtenir le vélo que Leila voulait ! Elle avait passé un temps fou la veille au soir à préparer un fondant au chocolat (le gâteau préféré de sa fille), et son père avait repéré une bicyclette d'occasion à vendre dans les annonces du journal local. Elle conviendrait peut-être.

Clare versa l'eau bouillante dans la théière, se sentant un peu rassérénée. Des enfants, des parents, des amis, un boulot... D'accord, elle avait peut-être un coup de mou en ce moment, mais l'essentiel était là. Les factures, un ex menteur, des animaux malades, un inconnu qui avait

dégainé plus vite qu'elle sur e-Bay... ce n'étaient que des désagréments mineurs dans un plus vaste ensemble.

— On se débrouille bien, n'est-ce pas ? dit-elle à Fred, leur vieux chien pataud qui était couché sur sa couverture dans un coin.

Il remua la queue d'un mouvement paresseux, comme pour marquer son assentiment.

— Ça pourrait être bien pire.

C'est alors qu'elle remarqua une traînée de miettes brunes sur le sol en ardoise, et la boîte contenant le gâteau par terre sous la table.

— Oh, Fred ! s'exclama-t-elle, se précipitant vers le désastre. Fred, tu n'as pas mangé le gâteau, hein ?

Fred aplatis les oreilles en percevant son changement de ton et baissa la tête. Clare ne sut pas si elle devait hurler ou fondre en larmes quand elle vit qu'il avait réussi à retirer le couvercle de la boîte et à boulotter tout son contenu.

— Ah, super ! Vraiment super !

Ses yeux se mirent à la picoter.

— Je devrais te donner à la SPA, espèce de sac à puces. Ou plutôt de sac à vers, marmonna-t-elle, les mains sur les hanches, au bord du désespoir. Le meilleur ami de l'homme, tu parles ! Je croyais que tu étais censé être de mon côté ?

Fred gémit, les yeux larmoyants et tristes. Puis son ventre émit un gargouillis inquiétant... et avant qu'elle ait pu réagir, il avait vomi tout le fondant au chocolat.

Apparemment, ça allait être une journée pourrie. Une de plus.

Deux heures plus tard, la maison était passée en mode routine matinale. Leila, dix ans moins un jour, était assise à la table de la cuisine et, les yeux dans le vague, enfournait machinalement ses céréales dans sa bouche. Si son corps était présent, son esprit était encore au lit, plongé dans un rêve. Elle paraissait toujours dépenaillée au réveil. À voir ses cheveux blonds tout ébouriffés, on aurait pu croire qu'elle avait passé la nuit à les crêper frénétiquement.

Alex, huit ans, avait quant à lui décidé qu'il n'aimait plus aucune des céréales qu'il mangeait d'habitude, et regardait les toasts d'un œil dégoûté, à cause des affreuses petites graines qui les parsemaient.

— Je peux avoir des pâtes, à la place ? demanda-t-il.

— Non, répliqua Clare, ressentant déjà le manque de sommeil.

Pourquoi n'avait-elle pas fait plus d'efforts pour essayer de se rendormir ? Elle allait être grognon et avoir des poches sous les yeux toute la journée.

— Toast ou céréales, qu'est-ce que tu choisis ?

— Et si je me les fais moi-même ?

— Non, Alex. J'ai dit non. Toast ou céréales ?

— J'en veux pas de tes toasts, et je veux pas de céréales. Je t'ai dit que je veux des pâtes !

Il donnait des coups de pied dans la table et fixait Clare d'un regard menaçant, ses yeux marron lançant des éclairs sous sa tignasse de cheveux noirs. Bon Dieu, dans ces moments-là, c'était le portrait de son père.

— Inutile de crier, je t'ai entendu : tu veux des pâtes. Mais chez nous, c'est céréales ou toasts pour le petit déjeuner. Qu'est-ce que tu prends ?

— Des pâtes, dit-il en soutenant son regard. C'est ce que je prends.

On demande Mary Poppins... résonna une voix dans la tête de Clare. Si seulement... Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre, dans le vain espoir de voir apparaître la coquette nounou accrochée à son parapluie. Mais tout ce qui tombait du ciel, c'était une pluie battante.

Elle prit une profonde inspiration en s'efforçant de ne pas penser à ce que Steve et Denise étaient en train de faire à l'instant même, dans leur maison imitation Tudor aux rideaux froufrounants couleur pêche. N'ayant pas (encore) d'enfants, ils devaient être au lit, pelotonnés l'un contre l'autre, elle dans une affreuse nuisette en nylon, lui en caleçon Marks and Spencer.

Clignant des paupières pour chasser cette image, elle s'aperçut qu'Alex attendait toujours sa réponse et la